

Il était minuit. Allongée à côté de son mari dans leur maison de Philadelphie, Jennifer Lewis s'était vite endormie. La journée avait été bonne. Lily, seize ans, avait été sélectionnée dans l'équipe de gym et elle avait eu droit au tableau d'honneur. Le petit Éric, huit ans, après sa journée au cirque, n'avait pas demandé son reste au moment d'aller se coucher. Quant à Emma, leur grande de vingt ans, elle s'éclatait comme jamais en Espagne, où elle faisait une année d'étude. La vie était si parfaite que, lorsque le téléphone sonna, Jennifer ne ressentit même pas la bouffée de panique que provoque un coup de fil inattendu en pleine nuit. Son mari, Mark, se réveilla avant elle.

— Tu décroches, chérie, s'il te plaît ? grogna-t-il, à moitié endormi.

Elle tendit le bras pour empoigner le combiné.

— Allô ?

C'était la voix d'Emma, tremblante et noyée dans un torrent de larmes.

— Maman, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Tu m'as dit de ne pas faire de bêtises, mais j'en ai fait une.

Jennifer fut instantanément réveillée. Et très angoissée. Elle entendait beaucoup de bruit de fond, des éclats de voix, des cris.

— Tout va bien, ma puce, dit-elle en essayant de maîtriser sa panique. Raconte-moi ce qui t'arrive.

— Je suis allée dans un bar. J'ai trop bu. Je me sentais bizarre. Il y avait des gâteaux et d'autres trucs. Je pense qu'il y avait de l'herbe dans les gâteaux.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Emma ?

— Quelqu'un s'est fait tuer, maman.

— Un ami à toi ?

Jennifer était horrifiée.

— Ils croient que c'est moi. Ils croient que je l'ai tué. Dis-le à papa. J'ai besoin d'un avocat. Venez, je vous en supplie.

— Pourquoi ils pensent que c'est toi ? Où es-tu ?

— Je suis au commissariat, maman. Je ne peux pas parler. Venez, s'il te plaît, venez.

Jennifer entendit d'autres gens crier, puis la communication fut coupée. Elle était tellement sonnée qu'elle ne reposa pas tout de suite le combiné.

Mark avait allumé et s'était assis près d'elle.

— Jennifer, dit-il pour la tirer de sa stupeur. Chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle raccrocha lentement le téléphone avant de se tourner vers lui.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé.

Elle avait la voix chevrotante.

— Dis-moi ce qu'elle t'a dit.

Elle répéta mot pour mot les paroles d'Emma et eut le temps, ce faisant, de passer de la confusion à la panique. Elle lui prit les mains, les serra dans les siennes.

— Il faut qu'on parte tout de suite, Mark. Je vais regarder les horaires des avions. Tu peux trouver un avocat ? Enfin, pas un avocat des affaires comme toi : un pénaliste. Le meilleur d'Espagne. Tu peux faire ça ?

Elle se leva sans lui laisser le temps de répondre et se dirigea droit vers la salle de bain. Elle farfouilla dans les éta-

gères pleines à craquer de la pharmacie, déplaçant en tous sens les boîtes d'aspirine, l'Advil, les savons et le maquillage jusqu'à ce qu'elle ait mis la main sur ce qu'elle cherchait : la petite bouteille qui contenait les cachets de Valium prescrits un an plus tôt pour une douleur au dos. Elle espérait que cela la calmerait. Mais Mark l'avait suivie et il passa son bras autour de sa taille :

— Doucement, chérie. Calme-toi. Elle va bien. On va régler ce problème. Il faut que tu restes calme si tu veux l'aider.

Elle se tourna vers lui et enfouit son visage dans sa poitrine en refoulant les larmes qui lui venaient.

— On a regardé *Midnight Express* la veille de son départ. Tu te souviens ? Elle l'a regardé en se moquant de moi, mais j'essayais de l'avertir qu'il ne faut pas prendre de drogues à l'étranger. Elle m'a parlé de gâteaux fourrés au haschich à une fête. Ce n'est pas sa faute. Ils l'accusent de meurtre, pour l'amour de Dieu ! C'est complètement fou.

Elle le serrait dans ses bras pendant qu'il lui caressait les cheveux.

— Je sais, et c'est pour ça que l'accusation ne tiendra pas. En plus, elle est en Espagne, pas dans la Turquie d'il y a trente-cinq ans. C'est l'Europe, pas le tiers-monde. Je vais engager un avocat et voir ce qu'on peut faire. Quoi qu'il arrive, Jen, on fera ce qu'il faut. Mais, pour l'instant, elle a besoin de toi. Il y a sans doute un avion cette nuit. Tu vas prendre un vol pour Madrid, et ensuite une correspondance pour Séville. Je te rejoindrai dès que je pourrai.

— Non, Mark. Elle a besoin de nous deux. Et moi aussi, j'ai besoin de toi. Tu dois venir avec moi.

— Je ne peux pas, chérie. Il faut s'organiser pour Lily et Éric.

— Je vais appeler mes parents, répondit-elle.

— Ils ne vont pas arriver dans la minute. Et je suis en

plein milieu d'une affaire. Je dois régler des choses au bureau avant de pouvoir partir.

Il la vit plisser le front et comprit qu'elle allait protester.

— Jen, reprit-il, on va avoir besoin de beaucoup d'argent pour la sortir de là. On doit prendre des décisions difficiles. Pars en premier. Tu paies tout de suite sa caution pour la libérer. Ensuite, tu pourras discuter avec l'avocat pour savoir comment gérer la suite. J'arriverai le week-end prochain.

Elle hocha la tête, acceptant sa logique. Elle savait qu'il lui restait beaucoup de choses à faire avant de monter dans l'avion, mais elle n'arrivait pas à s'y mettre. Pas encore.

— Elle avait l'air tellement terrifiée, Mark, dit-elle d'une petite voix.

— Je veux bien le croire, dit Mark. Elle doit avoir une trouille pas possible. C'est pour cela qu'il faut se dépêcher de la faire libérer.

— Elle ne parle pas très bien l'espagnol. Elle doit leur faire l'effet d'une riche Américaine pourrie par l'argent. Qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir lui faire ?

Elle mit le cachet de Valium dans sa bouche et l'avalala sans une gorgée d'eau.

— Je ne comprends pas comment une méprise aussi énorme peut arriver. On doit pouvoir faire quelque chose avant que je sois sur place. On ne pourrait pas appeler le Département d'État ? Tu n'as pas des amis à Washington ?

— Je vais voir qui je peux contacter, chérie. Compte sur moi. En attendant, prépare ta valise.

— Et qu'est-ce qu'on dit aux gens ? demanda-t-elle subitement.

— On ferait mieux de dire la vérité. C'est insensé, mais on va régler la situation.

— Tu plaisantes ? On ne peut pas dire que notre fille est accusée de meurtre. On ne peut pas dire ça à nos enfants. Ou à mes parents.

Il soupira.

— OK, OK. Tu as raison. On va réfléchir à autre chose.

Elle essaya de rassembler ses esprits. Quand elle lèverait les enfants dans quelques heures pour qu'ils partent à l'école, elle devrait avoir une histoire pour justifier son départ précipité pour l'Espagne. Il fallait appeler ses parents pour leur demander de venir en leur racontant la même histoire. Elle devait regarder les horaires des avions, réserver un billet, trouver comment aller de Madrid à Séville, et annuler tout ce qui était prévu pour les prochaines semaines. Et elle devait faire sa valise. Elle sortit son sac de voyage du placard et y fourra des sous-vêtements, des chaussettes, des collants et sa trousse à maquillage. Puis elle s'arrêta, contempla fixement les vêtements qui pendaient dans son placard et fondit en larmes. Que faut-il porter quand votre fille est accusée de meurtre et que vous allez la sortir de prison ?

Elle se sécha les yeux du revers de la main. Elle jeta des pantalons, des chemisiers et quelques robes en travers du lit et prit une seconde pour penser. En tant qu'ancienne actrice, sans compter qu'elle avait fait un peu de mannequinat pendant ses études pour arrondir les fins de mois, Jennifer savait s'habiller. Elle savait qu'elle devrait se rendre à la prison, et, si l'affaire n'était pas classée, qu'elle aurait peut-être à se présenter au tribunal avec sa fille. Elle avait également conscience d'être une femme très séduisante, ce qui lui avait plutôt réussi au cours de sa vie. Elle était fière de ses yeux bleus et de ses cheveux noirs lustrés, et elle passait trois matinées par semaine en salle de sport pour conserver un corps tonique et élégant, encore ferme et jeune bien qu'elle eût soufflé ses quarante-six bougies un mois plus tôt. Elle supposait que les Espagnols étaient plus formels que les Américains en matière d'habillement. Il lui fallait des tenues convenables, respectables – et Emma aussi, se dit-elle, mais elle pourrait s'en occuper une fois sur place. Au dernier moment, elle ajouta

sa robe préférée, un fourreau noir sans manches, très simple, qui mettait en valeur sa silhouette fine et ses longues jambes. Se concentrer sur sa garde-robe lui avait occupé l'esprit le temps que le Valium fasse son effet : elle commençait à se sentir plus calme. Elle dirait à tout le monde qu'Emma avait été blessée dans un accident de voiture, sans trop de gravité, et qu'elle allait s'assurer qu'on la soignait correctement. Heureusement, Eric et Lily adoraient leurs grands-parents ; ils seraient ravis qu'ils viennent s'occuper d'eux.

Ses pensées se tournèrent ensuite vers l'épreuve que vivait Emma. Mon Dieu, pourvu que cela ne lui laisse pas de marque indélébile. Jennifer avait passé tout son temps, depuis toutes ces années, à protéger ses enfants des blessures, à construire leur amour-propre et à développer leur développement créatif et intellectuel. Dans leur petite enfance, elle avait suspendu des mobiles de planètes tournant autour du Soleil, couvert les murs et les plafonds de stickers étoilés qui luisaient dans le noir, elle s'allongeait près d'eux pour leur raconter des histoires ou leur lire des livres jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Elle les avait accompagnés à leurs activités, aux goûters avec leurs amis, emmenés dans les musées. Quand ils avaient grandi, elle les avait aidés à faire leurs devoirs et, avec Mark, qui venait avec elle chaque fois qu'il le pouvait, elle avait assisté aux matchs de foot, aux concerts, aux pièces de théâtre.

Les filles la traitaient comme une confidente, elles lui racontaient tout, et, même si elles n'étaient sans doute pas parfaites, elle leur faisait confiance. Elles travaillaient dur, terminaient toujours dans les premiers de leur classe, participaient aux associations scolaires et ne dénigraient jamais leurs professeurs. Quand les enfants de certains de leurs amis prenaient des drogues ou avaient de mauvaises fréquentations, ou bien qu'ils se rebellaient contre leurs parents, devenaient haineux, elle en discutait avec ses filles. Elle ne le disait jamais, même à Mark, mais elle ne pouvait s'em-

pêcher de penser que le secret de cette réussite apparente venait de son choix de rester mère au foyer, d'être toujours présente pour elles, de les prévenir des erreurs potentielles et de communiquer en permanence. Elle était fière d'elles, et fière de l'éducation qu'elle leur donnait.

Ses paupières devenaient lourdes. Même si elle ne dormirait certainement pas, elle se dit qu'elle ferait bien de s'allonger et de fermer les yeux quelques minutes.

Elle fut réveillée en sursaut par la sonnerie du réveil, à six heures et demie, l'heure de réveiller Eric et Lily. Sa fille était déjà sous la douche, mais Eric était étendu sur le dos par-dessus ses couvertures en bouchon, le Spider-Man de son pyjama la dévisageant en silence. Comme elle se penchait sur lui pour l'embrasser, il tendit les bras pour la serrer contre lui, et elle enfonça son nez dans son cou, inhalant la douce odeur du shampoing qu'il avait utilisé la veille. Elle prépara des crêpes, et, pendant qu'ils prenaient le petit-déjeuner, elle leur annonça calmement qu'Emma avait eu un petit accident de voiture, qu'elle avait une jambe cassée.

— Je pars en Espagne veiller sur elle.

Son histoire ne sembla pas éveiller de soupçons. Ni ses enfants ni ses parents, quand elle les joignit, ne suspectèrent qu'elle dissimulait un événement plus terrible. Toutes ses leçons d'art dramatique hors de prix et son expérience d'actrice avaient fini par servir à quelque chose dans la vraie vie, songea-t-elle. Elle se fit couler une tasse de café et entra dans le bureau de Mark pour qu'il lui dise où il en était. Le décalage horaire avait joué en leur faveur (il était six heures de plus en Espagne) : il avait déjà réservé un vol, trouvé le meilleur avocat et s'était arrangé pour que l'homme quitte son domicile de Madrid et retrouve Jennifer à Séville quand elle arriverait le lendemain après-midi. Il était trop tôt pour appeler les contacts de Mark au sein du Département d'État, mais il lui assura qu'il le ferait dès l'ouverture des bureaux.

Elle alla se doucher. Sans raison, elle commença à penser à l'époque où elle était enceinte d'Emma. C'était sa première grossesse ; elle s'inquiétait des choses dont on parlait autour d'elle : le spectre du baby blues, la peur de ne pas s'attacher au bébé. Ensuite était venu le temps des grandes décisions : crèche ou nounou, la maternité à temps plein ou la poursuite de sa prometteuse carrière d'actrice. Bien sûr, les douleurs de l'enfantement lui faisaient peur, mais elle avait quand même insisté pour accoucher naturellement, sans épidurale ni aucun médicament. Elle avait senti la douleur. Elle se rappelait qu'elle pressait la main de Mark tout en poussant comme une forcenée, jusqu'au moment où elle avait supplié l'obstétricien de lui donner des analgésiques.

— Trop tard, avait-il répondu tandis qu'Emma venait au monde dans une explosion de souffrances.

Mais ses inquiétudes avaient disparu dès que l'infirmière avait déposé le bébé dans ses bras. Elle l'avait regardé, avait compté les doigts de ses mains et de ses pieds, s'était émerveillée de sa perfection miraculeuse, et elle avait éprouvé un amour si farouche et si protecteur, un lien du sang si total, et une telle montée d'hormones, qu'elle avait su que jamais elle ne quitterait cet enfant. Cette apesanteur avait duré un bon moment, et c'est ainsi que son ancienne vie s'était achevée et que Jennifer avait commencé la suivante.

Elle se souvenait qu'il était dur de ne pas exclure Mark. Tout à coup, son seul centre d'intérêt était son bébé. Elle voulait que tout soit parfait, et il fallait qu'elle contrôle tous les aspects de la vie du bébé. Elle rechignait à lui laisser certaines choses : elle choisissait elle-même ses vêtements, elle apaisait ses pleurs, la berçait pour l'endormir. Pourtant, elle savait que reléguer Mark à un rôle secondaire était mauvais pour lui, mauvais pour leur couple, mauvais pour son lien avec sa fille, et cela lui rendait difficile d'offrir l'aide et le soutien dont elle avait besoin. Elle avait essayé de le faire



participer, de partager certains soins, certaines décisions, mais pour finir il était retourné à son travail et elle était restée à la maison, où elle était devenue le centre de la vie familiale. Le schéma s'était reproduit à l'arrivée de leur deuxième enfant ; il s'était même renforcé par le poids des habitudes. Mark était si occupé à essayer de devenir un associé dans son bureau, il voyageait tout le temps, restait tard au travail... Il fallait bien que quelqu'un assume la famille, et elle pensait qu'il lui était reconnaissant de le faire. Il jouait avec les enfants, donnait son avis quand elle le consultait, les accompagnait dans les sorties que Jennifer préparait et assistait aux goûters d'anniversaire qu'elle organisait. Les enfants l'adoraient, songea-t-elle avec satisfaction. Il avait une aura aussi réconfortante et fiable que la lune. Mais dans le petit univers de la famille, Jennifer, elle, était le soleil.

Elle s'habilla en vitesse et venait de boucler son sac quand le téléphone sonna. Ayant vu aux numéros qui s'affichaient que l'appel venait d'Espagne, elle décrocha à la hâte.

— Allô ? fit une voix de femme lointaine, qui avait l'air américaine. Pourrais-je parler à monsieur ou madame Lewis ?

— C'est madame Lewis, répondit-elle d'une voix étranglée.

— Je suis Julia Zimmerman. Je suis une amie d'Emma du programme de Princeton en Espagne.

Elle s'interrompit, comme si elle hésitait à continuer.

— Oui ? la relança Jennifer.

— Je ne sais pas si Emma a pu vous appeler, mais elle a des problèmes. Je voulais être sûre que vous étiez au courant.

Jennifer inspira profondément.

— Oui, nous savons. Elle a appelé cette nuit de la prison.

— Oh ! d'accord, fit Julia Zimmerman. Mais..., enfin, elle a vraiment besoin que vous veniez tout de suite et que vous lui trouviez un bon avocat. La police interroge tout

le monde, et les gens disent des choses horribles sur elle. Je sais que ce n'est pas elle qui l'a fait. Si seulement Paco n'avait pas disparu...

— Paco ?

— Son petit copain. Elle était avec lui, plus tôt dans la soirée, avant tout ça. Je sais qu'il pourrait l'innocenter, mais personne ne sait où il est.

— Son petit copain ?

Julia hésita, un peu gênée.

— Je suis désolée. Je pensais que vous saviez. Ils vivent ensemble.

Jennifer se mordit les lèvres.

— Je dois vraiment y aller, madame Lewis. Je suis navrée, mais la police m'a dit de ne parler à personne. Je pourrais avoir des problèmes.

— Attendez ! S'il vous plaît, Julia. Quelles choses horribles les gens disent à propos d'Emma ? Qui sont ces gens ? Qui l'a tué ? Et quel est le rapport d'Emma avec tout ça ?

— Je suis désolée, je ne peux pas vous raconter ça au téléphone. On pourra peut-être en parler quand vous serez là.

— Mais comment pourrai-je vous...

— Je vous enverrai un e-mail, la culpa Julia.

Puis elle raccrocha.

Depuis huit mois qu'Emma était en Espagne, et alors qu'Emma et elle s'écrivaient tous les jours, Jennifer n'avait jamais entendu parler d'un petit ami du nom de Paco.

Elle se remit à ses préparatifs, l'esprit en proie à mille et une questions. Elle décida de ne pas en parler à Mark : il ne servait à rien de l'exciter avant d'avoir toute l'histoire. Elle partit au supermarché faire des réserves pour Mark et les enfants, tira de l'argent au distributeur et fit quelques autres commissions. Puis elle appela un taxi pour l'aéroport.

Demain, elle en saurait plus.